

Gratitude

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 30 novembre 1933

1 Mais cela diffère d'un homme à l'autre : certains remercient par la plume, et certains remercient par le bâton, et quoi que vous fassiez, vous ne changerez rien à la nature des hommes, et vous ne modifierez rien, peu ou prou, dans la substance de leurs âmes ; tout ce que vous pouvez faire, c'est consigner ce que vous en observez, et attirer l'attention des gens sur cela, afin qu'ils apprennent où se trouve le bien et où se trouve le mal, et qu'ils viennent à voir où se trouve la sagesse et où se trouve la folie. Je lis les journaux d'aujourd'hui et j'y vois cette étrange contradiction entre deux ministres qui œuvrent dans un seul ministère vers une seule fin, sur un seul programme, sous un seul chef : l'un remercie le peuple et le loue, et l'autre frappe le peuple et s'acharne à le maltraiter, et tous deux sont égyptiens, et tous deux ont été placés à leur poste pour servir les Égyptiens, non pour les dominer, pour être utiles aux Égyptiens, non pour leur nuire, pour obéir aux Égyptiens, non pour leur commander, et pour se plier à la volonté des Égyptiens, non pour s'en saisir et la plier à sa propre volonté.

2 Voici le ministre de la Guerre, remerciant la nation dans les termes les plus beaux et la louant de la plus belle louange, parce qu'elle a montré de l'amour pour l'armée, de la tendresse envers elle, et de la compassion avec elle, lorsqu'elle a accompagné les deux grands martyrs à leur dernière demeure de ses cœurs, de ses corps et de ses langues, et il dit être incapable, ou se déclare incapable, de traduire ce dont son cœur est empli de gratitude et de satisfaction, de reconnaissance et d'estime. Et voici le ministre de l'Intérieur, mobilisant contre la nation des forces de police et d'armée dans une mobilisation que la nation n'avait vue de semblable, selon Al-Ahram, qu'une seule fois depuis la révolution, puis lâchant cette force massée sur la nation, si bien que les bâtons et les fouets s'abattent sur ses fils sans compte, sans miséricorde, sans pitié, sans égard pour le sacré, sans respect du droit, sans pudeur devant la majesté de la mort. Si vous pouvez me trouver un moyen de réconcilier ces deux ministres, qui travaillent ensemble et se soutiennent mutuellement dans l'action, alors vous êtes doué en vérité dans l'entendement et l'investigation ; pour ma part, si ce n'était que l'occasion est occasion de deuil et d'affliction, occasion d'angoisse et de regret, occasion d'admonestation et de réflexion, je vous inviterais à rire de cette

contradiction, car le rire est la meilleure réponse à une contradiction aussi étrange que celle-ci. Lequel des deux ministres la nation devrait-elle croire — devrait-elle croire celui qui la remercie du bout de la plume ou du bout de la langue, ou croire celui dont les hommes la frappent comme on frappait autrefois les esclaves, faisant s'abattre sur elle bâtons et fouets comme on les fait s'abattre sur les bêtes ? Ou ne devrait-elle croire ni l'un ni l'autre — car celui-ci remercie parce que les convenances officielles l'y contraignent, et celui-là ne protège pas le peuple des coups parce que la feinte de la force, l'effort de se maintenir au pouvoir, et le désir de montrer l'autorité l'y contraignent ; et si l'on avait laissé le premier à lui-même, il n'aurait ni remercié ni loué personne, car cette même nation, rassemblée en deuil hier, lui était rancunière, à lui et à son ministère, hostile à lui et à son ministère, montrant clairement, d'une manière qui la satisfaisait et blessait ses rivaux, que son affection et son cœur, que son dévouement et son amour, n'étaient ni avec lui ni avec son ministère, mais avec d'autres hommes, des hommes qui jadis œuvraient avec lui côte à côte, qui jadis respiraient avec lui le même air, qui jadis avaient vu avec lui des scènes d'amour et de dévouement, de répugnance et de refus, qui jadis avaient entendu avec lui les cris de soutien et les cris de protestation, et qui avaient jadis senti, en vérité, qu'ils représentaient cette nation, tandis que lui sentait qu'il ne représentait personne d'autre que lui-même et cette petite troupe qu'il compte, qui professent la solidarité avec lui, chacun allant son propre chemin, ne se détournant pour personne et pour rien.

3 Et si l'on avait laissé le second à lui-même, il aurait choisi la sécurité et préféré la paix, car il sait fort bien, et croit très fermement, que ces gens sont plus forts que lui, plus puissants que lui, plus capables que lui de protéger leurs propres corps de la chute des bâtons, et leurs propres visages du contact des fouets, si ce n'était qu'ils ne veulent aucun mal, si ce n'était qu'ils sont trop patriotes et trop sages pour supporter ce qu'il supporte lui-même en fait de blâme pour agression et défiance de l'ordre.

4 Oui, et il sait fort bien qu'il n'a été placé à son poste que pour être un serviteur fidèle, sincère et obéissant envers ces mêmes masses sur lesquelles il a déchaîné la souffrance hier, et il sait fort bien que, laissé à lui-même, il se serait conduit parmi ces masses comme doit se conduire un serviteur sincère et fidèle, parce qu'il est incapable de se conduire parmi elles autrement. Mais ce ministre-là fut contraint de remercier, et ce ministre-ci fut contraint d'accepter les coups, parce que ces hommes

n'agissent pas, dans ce qu'ils font, de leur seul chef, mais agissent plutôt en vertu d'autres choses qu'ils connaissent fort bien, choses qui les poussent à ce qu'ils préféreraient ne pas faire. Je ne puis me résoudre à penser que le ministre de l'Intérieur, laissé seul avec lui-même, la feinte levée entre lui et sa conscience, verrait dans le fait de frapper les gens, de les torturer, et de leur confisquer les plus simples expressions de la liberté, quelque chose qu'un homme noble pourrait approuver, ou quelque chose pour lequel un ministre fidèle pourrait être loué — mais ce sont les nécessités de la politique, qui imposent parfois aux gens plus qu'ils ne peuvent supporter. Je ne puis me résoudre à penser que les choses en soient venues, pour le ministre de l'Intérieur, à ce point où il croirait désormais avoir le droit de lâcher la main de la police sur les gens à ce degré, si bien qu'ils regardent les fils de l'Égypte comme le propriétaire d'un animal regarde son animal, dans les pays où n'existent point de sociétés pour la prévention de la cruauté envers les animaux. Et je maintiendrais, pour ma part, que le ministre de l'Intérieur, laissé seul avec lui-même, rencontre de lui-même un blâme féroce, et que, s'adressant à sa propre conscience, il en ressent une piqûre douloureuse, car le ministre de l'Intérieur est égyptien, quoi qu'on en dise par ailleurs, et les Égyptiens sont plus chers au ministre de l'Intérieur que de voir des bâtons s'abattre sur leurs corps sans droit et sans sanction de la loi — mais le ministre de l'Intérieur souhaite demeurer ministre, et il apparaît que l'humiliation des Égyptiens, ou le silence devant leur humiliation, est le prix qu'il faut payer pour se maintenir à son ministère en ces jours. Je force mon âme rebelle à rire, et à se noyer dans le rire, lorsque je me représente les ministres réunis hier après avoir accompagné les deux martyrs à leur dernière demeure, discutant de la façon dont cette nation noble et misérable avait voulu accompagner ses deux morts, montrer son estime pour eux, sa tendresse envers eux, son admiration pour le sacrifice et pour ceux qui se sacrifient au nom du devoir et de la patrie, et de la façon dont elle a rencontré, aux mains de la police et de l'armée, une telle horreur, si bien que certains de ses fils ont été abattus, certains de ses fils ont été frappés de deuil, et plus de soixante-dix d'entre eux ont été emportés pour qu'on leur soigne leurs blessures et qu'on apaise leurs douleurs. Et ainsi le ministre de l'Intérieur est-il louangé, car il a préservé l'ordre, assuré la sécurité publique, et gagné la bataille, et n'a pas permis à ce peuple d'accomplir ce qu'il souhaitait dans l'accomplissement de son devoir, ni de déclarer ce qu'il souhaitait dans l'exaltation du devoir et l'honneur de ceux qui l'accomplissent bien. Puis le ministre de la Guerre prend la parole pour dire qu'en dépit de tout cela, et malgré tout cela, il publiera une déclaration où il ne mesurera pas à la nation une parole de

remerciement qu'aucun autre remerciement n'égale, et une louange qu'aucune autre louange n'approche.

5 Oui, je hais mon âme rebelle de rire, et de se noyer dans le rire, lorsque je me représente les ministres réunis hier après le drame, échangeant entre eux ces propos mêmes ; car ces propos, et ce qu'ils révèlent des âmes et des sentiments, des penchants et des passions, montrent en vérité que nos affaires ne se conduisent pas avec sérieux, et que nos ministres ne nous regardent pas comme des ministres devraient regarder les peuples qu'ils servent, mais nous regardent plutôt comme des maîtres regardent des esclaves — et pourtant, sans nous, ils ne seraient jamais devenus des maîtres, et sans nous, ils ne seraient rien du tout.

6 Le commandant du Caire a publié sa déclaration avant-hier, demandant au peuple de veiller à préserver l'ordre, afin que la cérémonie garde la solennité et la majesté qu'elle mérite ; et nous, à notre tour, avons demandé au commandant du Caire d'attirer l'attention de ses propres hommes sur exactement ce à quoi il attire l'attention du peuple, de demander à ses hommes exactement ce qu'il demande au peuple, et de préserver lui-même l'ordre, en retenant la police de le rompre — car la nation n'est pas moins soucieuse que le gouvernement que la cérémonie garde la solennité et la majesté qu'elle mérite. Et ces journaux qui n'appartiennent à aucun parti, qui ne portent la voix d'aucun parti, et qui ne mesurent pas leur sympathie et leur soutien au gouvernement, déclarent que c'est la police qui a commis l'agression, et que cette agression est ce qui a corrompu l'ordre de la cérémonie et gaspillé une grande part de la solennité et de la majesté qu'elle méritait. C'est donc l'un des deux, et non un troisième : soit la police a agressé le peuple parce qu'elle était incapable de préserver l'ordre autrement que par l'agression, soit la police a agressé le peuple parce qu'elle en avait reçu l'ordre et y avait été poussée — et la responsabilité, dans les deux cas, est plus lourde que ne le suppose le commandant, plus lourde que ne le suppose le ministre de l'Intérieur ; et pourtant elle se perdra tout de même, parce que les droits et les sacralités des Égyptiens pèsent trop légèrement auprès de ces messieurs qui gouvernent pour qu'ils les respectent selon les décisions de la constitution et de la loi, et parce que les esprits des Égyptiens sont tenus trop bon marché par ces messieurs qui gouvernent pour qu'ils soient accueillis par les ministres autrement que par cette étrange contradiction : un ministre remerciant par la plume, et un ministre remerciant par le bâton, et les Égyptiens étant

contraints d'accepter le remerciement de la plume, et de se soumettre au remerciement du bâton — et le président du Conseil, cet homme honnête et droit, qui aime son pays plus que tout, et qui n'a formé son ministère que pour distribuer la justice entre les gens avec équité, sans se laisser influencer par la passion ni pencher pour l'intérêt, demeure content, satisfait et réjoui. Et quelle distribution de la justice pourrait être plus proche de l'équité que cette manière dont les ministres se partagent l'affaire entre eux : un ministre blessant par le bâton et l'arme, et un ministre guérissant par le remerciement et la louange.